

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Lettres Angloises, Ou Histoire De Miss Clarisse Harlove

Richardson, Samuel

A Dresde, 1752

Lettre CLXXXVIII. Milord M.... à M. Lovelace.

urn:nbn:de:gbv:45:1-1816

Je m'attendois à prendre ma récompense lorsqu'elle me rendroit une lettre qui nous est si favorable à tous deux. Mais elle me la renvoie cachetée, par Dorcas. J'aurois dû juger qu'avec sa délicatesse, il y a deux ou trois endroits, qui l'empêcheroient de paroître immédiatement après les avoir lus. Je te l'envoie; & je m'arrête ici, pour te laisser le tems de la lire. Tu me la renverras, aussitôt que tu l'auras lue.

LETTRE CLXXXVIII.

Milord M.... à M. LOVELACE.

Mardi, 23 de Mai.

* **U**ne rue est longue lorsqu'elle ne tourne point. Ne vous moquez pas de mes proverbes. Vous savez que je les ai toujours aimés. Si vous aviez fait de même, vous vous en trouveriez mieux; soit dit sans vous offencer. J'oserois jurer que la belle personne, qui se destine suivant toute apparence à faire bientôt votre bonheur, est fort éloignée de les mépriser; car on m'a dit qu'elle

* On doit connoître assez le caractère de ce vieux Seigneur, pour entrer dans le goût de cette lettre.



qu'elle écrit fort bien, & que toutes ses lettres sont remplies de sentences. Que Dieu vous convertisse! Il n'y a qu'elle & lui dont on puisse attendre ce miracle.

Je ne doute plus qu'enfin vous ne soiez disposé à vous marier, comme votre pere & tous vos ancêtres l'ont fait avant vous. Sans cela, vous devez sentir que vous n'aurez aucun droit à mon héritage, & que vous n'en pourriez communiquer à vos descendans s'ils n'étoient legitimes. Ce point mérite votre attention, Monsieur. *Un homme n'est pas toujours fou, quoique tout homme le soit quelquefois.* Mais on se flatte qu'à présent vos folies touchent à leur fin.

Je fais que vous avez juré vengeance contre la famille de votre belle Dame. Il n'y faut plus penser. Vous devez regarder tous ses parens comme les vôtres, & prendre le parti de l'oubli & du pardon. Lorsqu'ils vous reconnoîtront pour un bon mari, & pour un bon pere, (ce que je demande à Dieu, pour le bien de tout le monde) ils s'étonneront eux-mêmes de leur folle antipathie, & ne manqueront pas de vous en faire des excuses. Mais tandis qu'ils vous regardent comme un méprisable libertin, comment pourroient-ils vous aimer, ou trouver leur fille excusable?

Il

Il me semble que je dirois volontiers quelques mots de consolation à votre Dame, qui doit être, sans doute, fort embarrassée à trouver le moien de tenir en bride un esprit aussi indocile que vous l'avez été jusqu'à présent. Je lui ferois entendre, qu'avec des raisonnemens solides & des paroles douces, elle peut faire tout ce qu'elle voudra de vous. Quoiqu'en géceéral, vous aiez la tête facile à s'échauffer, les paroles douces sont capables de vous refroidir, & de vous ramener au temperament nécessaire pour votre guerison. Plût au Ciel, que la pauvre Milady, votre tante, qui est morte depuis longtems, eût été susceptible du même remède! Que Dieu fasse paix à son ame! je ne veux pas faire de reproche à sa mémoire. *On sent le mérite lorsqu'il n'est plus.* Je connois aujourd'hui le sien: & si j'étois parti le premier, elle diroit peut-être la même chose de moi.

Il y a beaucoup de sagesse dans cette vieille sentence: *Dieu puisse m'envoier un ami, pour m'avertir de mes fautes: ou du moins un ennemi: il me les dira de même.* Ce n'est pas que je sois votre ennemi; & vous le savez fort bien. *Plus on a de noblesse plus on a d'humilité.* Souffrez donc mes avis, si vous voulez qu'on vous croie le cœur noble.

Ne



Ne suis-je pas votre oncle ? N'ai-je pas dessein de faire plus pour vous, que vous n'auriez pû attendre de votre pere ? Je consens même, puisque vous le désirez, à vous servir de pere lorsque vous ferez à l'heureux jour. Faites mes complimens là-dessus à ma chere nièce, & dites-lui, que je m'étonne beaucoup qu'elle diffère si longtems votre bonheur.

Je vous prie de lui apprendre que mon dessein est de lui offrir, (à elle & non à vous) mon Château de Lancashire, ou celui de Median dans le Comté d'Herford, & de mettre sur sa tête mille livres sterlings de rente annuelle ; pour lui faire voir que notre famille n'est pas capable de prendre de vils avantages. Vous aurez les donations en bonne forme. Pritchard fait toutes mes affaires sur le bout du doigt. C'est un bon & vieux domestique, que je recommande à l'affection de votre Dame. Je l'ai déjà consulté. Il vous dira ce qui est le plus avantageux pour vous & le plus agréable pour moi.

Je suis encore très-mal de ma goûte. Mais je me mettrai dans une litière, aussitôt que vous aurez fixé le jour. Je serai dans la joie de mon cœur, si je puis joindre vos mains : & trouvez bon que je vous le
dé-

déclare ; si vous n'êtes pas le meilleur de tous les maris avec une jeune personne qui a montré pour vous tant de courage, & de bonté, je vous renonce d'avance, & je mettrai sur elle & sur les enfans qu'elle aura de vous, tout ce qui depend de ma volonté, sans qu'il soit plus question de vous que si vous n'étiez pas au monde.

Demandez-vous quelque chose de plus pour votre sûreté ? Parlez hardiment, je suis prêt à le faire ; quoique ma parole, comme vous savez, soit aussi sacrée qu'un écrit. Lorsque les Harloves sauront mes intentions, nous verrons s'ils sont capables de rougir & de prendre la honte pour eux-mêmes.

Vos deux tantes ne demandent que de savoir le jour, pour mettre tout le païs en feu autour d'elles, & pour faire tourner la tête de joie à tous leurs Vassaux. Si quelqu'un des miens étoit sobre ce jour là, Pritchard a ordre de le chasser. A la naissance de votre premier enfant, si c'est un garçon, je ferai quelque chose de plus pour vous, & toutes les jouissances seront renouvelées.

Je conviens que j'aurois dû vous écrire plutôt ; mais je me suis imaginé que si vous trouviez ma réponse trop lente & si vous étiez pressé pour le jour, vous m'en donneriez avis par un second exprès. Ma goûte



m'a furieusement tourmenté. D'ailleurs, comme vous savez, je ne suis plus un prompt écrivain quand je veux faire une bonne lettre. La composition est un exercice que j'entendois autrefois fort bien; & Milord Lexington me louoit souvent là-dessus: mais l'ayant interrompue depuis longtems, j'avoue que je ne suis plus le même. Ajoutez que dans ces circonstances, j'ai voulu tout écrire de ma propre main & sur ma seule mémoire, pour vous donner les meilleurs avis dont je suis capable; parce que je n'en aurai peut-être jamais la même occasion. Vous avez toujours eu l'étrange méthode de tourner le dos à tout ce que je vous ai dit. Mais j'espère qu'aujourd'hui vous ferez plus d'attention au conseil que je vous donne pour votre propre bien.

J'avois une autre vûe. J'en avois même deux; l'une, à présent que vous êtes *comme sur le bord* du mariage, & que *vous avez jetté enfin votre gourme*, de vous donner quelques instructions sur votre conduite publique & privée, dans le cours de cette vie mortelle. Me connoissant les bonnes intentions que j'ai pour vous, votre devoir est de m'entendre. Peut-être ne l'aeriez-vous jamais fait, dans une occasion moins extraordinaire.

La

La seconde, est de faire connoître à votre chere Dame, qui écrit elle-même si bien & si *sententieusement*, que si vous n'avez pas mieux valu jusqu'à présent, ce n'est pas notre faute, ni manque d'excellens avis.

Je commence, en peu de mots, par la conduite que vous devez tenir en public & en particulier, si vous me croiez capable de vous donner là dessus quelques lumières. Je ferai court, n'aiez pas d'inquiétude.

Dans la vie privée; aiez pour votre femme, l'affection qu'elle mérite. *Que vos actions fassent votre éloge.* Soiez un bon mari; & donnez ainsi le démenti à tous ceux qui ne vous aiment point. Faites les rougir de leurs propres scandales: & donnez-nous sujet de nous glorifier que Miss Harlove ne s'est pas fait deshonneur à elle-même, ni à sa famille, en entrant dans la nôtre. Faites cela, cher neveu, & vous êtes sûr à jamais de mon amitié & de celle de vos tantes.

A l'égard de votre conduite publique, voici ce que j'aurois à souhaiter. Mais je compte que la sagesse de votre femme nous servira de guide à tous deux. Point de hauteur, Monsieur; car vous savez que jusqu'à présent votre sagesse n'a pas fort éclaté.

Entrez au Parlement le plutôt qu'il vous fera possible. Vous avez des talens, qui doivent vous faire espérer d'y faire une grande figure. Si quelqu'un est propre à faire des Loix capables de subsister, ce sont ceux à qui les anciennes n'ont pû servir de frein. Soiez assidu aux assemblées. Tandis que vous serez dans la Chambre du Parlement, vous n'aurez pas l'occasion de commettre le mal; ou du moins, aucun mal qu'on puisse reprocher à vous seul.

Lorsque le tems de l'Élection sera venu, vous n'ignorez pas que vous aurez deux ou trois Bourgs à choisir. Mais j'aimerois mieux que vous fussiez pour le Comté. La faveur ne vous manquera pas, j'en suis sûr. Étant si bel homme, toutes les femmes obtiendront pour vous les voix de leurs maris. J'attendrai vos harangues avec une extrême impatience. Je souhaiterois que vous parlassiez dès le premier jour, si l'occasion s'en présente. Vous ne manquez pas de courage: vous avez assez bonne opinion de vous-même, & assez mauvaise des autres, pour ne pas demeurer en arrière dans ces occasions.

Pour ce qui regarde les méthodes de la Chambre, je vous connois assez d'élevation d'esprit, pour me faire craindre que vous ne
les

les jûgiez trop au-dessous de vous. Prenez garde à ce point. Je redoute bien moins, de votre part, un défaut de bonnes manières. Avec les hommes, vous ne manquez point de décence lorsqu'ils ne vous irritent pas mal à propos : sur cet article, je vous donne pour regle de souffrir les contradictions d'autrui, avec autant de patience que vous en demanderiez pour les vôtres.

Quoique je ne souhaite pas de vous voir un Partisan outré de la Cour, je serois fâché que vous fussiez du parti des mécontents. Je me souviens, (& je crois même l'avoir jetté par écrit) d'un bon mot de mon vieil ami, Sir *Archibald Hutcheson*, à *M. Craggs*, le Secrétaire d'Etat; oui, je crois que c'étoit à lui même : „je regarde une administration, „disoit-il, comme en droit d'attendre de moi „tous les suffrages que je puis lui accorder „en bonne conscience. Une Chambre des „Communes ne doit pas jeter, mal à propos, de l'embarras dans les roues du gouvernement. Lorsque je n'ai pas donné ma „voix au Ministère, c'est avec regret; & pour „le bien de mon pais, j'ai toujours souhaité „de tout mon cœur, que les mesures fussent „telles que je pusse les approuver.

Il avoit une autre maxime, que je n'ai pas moins retenue; c'est „qu'un Ministère &



„dès Oppofans ne peuvent avoir toujours
 „tort. Ainfi dire toujours oui pour l'un ou
 „pour l'autre, c'est une marque infaillible de
 „quelque mauvaife intention qu'on n'oferoit
 „avouer.

Ces fentences, Monsieur, font-elles fi mauvaifes? Les croiez-vous méprifables? Pourquoi donc me blameriez-vous de les conferver dans ma memoire, & de les citer, comme j'y prens plaifir? Je ne ferai pas difficulté de vous dire, que fi vous aviez un peu plus de goût pour ma compagnie, vous n'en vaudriez pas moins. Je puis vous le faire remarquer fans vanité; puifque c'est de la fageffe d'autrui, & non de la mienne, que je fais tant de cas. Mais, pour ajouter un mot ou deux, dans une occafion qui ne reviendra peut-être jamais, (car je veux que vous lifiez cette lettre d'un bout à l'autre); aimez les honêtes gens, & frequentez-les, de quelque condition qu'ils puiffent être. *Dis-moi qui tu frequentes, je te dirai qui tu es.* Ai-je ou n'ai-je pas déjà cité ce proverbe? Dans une fi longue lettre, & reprise tant de fois, on n'a pas toujours la mémoire préfente.

Vous pouvez efpérer d'être revêtu de mon titre après moi. Dieu veuille alors avoir mon ame! Ainfi, je fouhaiterois de vous voir garder l'équilibre. Si vous vous faites
 une

une fois la reputation de bien parler, il n'y a rien à quoi vous ne puissiez prétendre. Il est certain que vous avez un grand fond d'éloquence naturelle; une langue qui seduiroit un Ange, comme disent les femmes, & quelques-unes à leur grand chagrin; les pauvres créatures! Un chef d'opinion, dans la Chambre des Communes, est un homme d'importance; parce que le droit de cette Chambre est de donner l'argent; & que *l'argent fait mouvoir le monde*; & que pour ne vous rien cacher, il fait quelquefois aller les Reines & les Rois mêmes, tout autrement qu'ils ne se l'étoient proposé.

Je ne serois pas d'avis que vous prissiez jamais une Place à la Cour. Votre crédit & l'opinion qu'on aura de vous croîtront au double, si l'on vous croit au-dessus des emplois. Vous ne serez point exposé à l'envie, parce que vous ne vous trouverez dans le chemin de personne. Vous jouirez d'une considération solide, & les deux partis vous feront également la cour. Un emploi ne vous sera pas nécessaire, comme à quelques autres, pour reparer le désordre de vos affaires. Si vous pouvez vivre aujourd'hui fort honnêtement avec deux mille livres sterling de rente, il seroit bien étrange qu'après moi vous ne le pussiez pas avec huit mille. Vous



n'aurez pas moins, si vous avez un peu d'attention à m'obliger; comme vous y ferez porté sans doute, en épousant une personne si estimable. Je ne compte pas ce que vous pouvez attendre des vos tantes. Quel démon peut avoir possédé les fiers Harloves, sur-tout ce fils, cet héritier de leur famille? Mais en faveur de sa sœur, je n'en dirai pas un mot de plus.

A moi-même, on n'a jamais offert de Place à la Cour; & la seule que j'aurois acceptée, si on me l'avoit offerte, eût été celle de *Grand-Veneur*, parce que dans ma jeunesse, j'ai beaucoup aimé la chasse, & que cet office est d'une fort belle apparence pour un homme de qualité qui vit dans ses terres. Je me suis rappelé bien des fois cet excellent proverbe: *Celui qui mange les oies du Roi sera étouffé par les plumes*. Il seroit fort à souhaiter qu'il fût connu de tous ceux qui aspirent aux emplois. Ils s'en trouveroient mieux, eux & leur pauvres familles. Je pourrois ajouter beaucoup d'autres réflexions, mais qui reviendroient au même. Réellement je commence à me sentir fatigué, & je ne doute pas que vous ne le soiez aussi. D'ailleurs je suis bien aise de réserver quelque chose pour la conversation.

Mes

Mes niées Montaigu, & mes deux sœurs, s'unissent dans leurs complimens à ma nièce future. S'il lui plaisoit que la cérémonie fût célébrée parmi nous, ne manquez pas de lui dire, que nous ne laisserions rien manquer à la solidité du nœud. Nous ferions reluire & danser tout le Païs, pendant une semaine entière. Mais je crois vous l'avoir déjà dit.

Si vous me croiez propre à quelque chose qui puisse avancer votre bonheur mutuel, faites-le moi savoir, avec le jour que vous aurez fixé, & tout ce qui peut toucher vos intérêts. Le billet de mille pistoles, que vous trouverez sous cette enveloppe, est payable à vûe; comme le fera toute autre somme qui pourra vous être nécessaire & que vous me ferez le plaisir de me demander.

Je prie le Ciel de vous bénir tous deux. Prenez des arrangemens, les plus commodes que vous pourrez pour ma goûté. Quels qu'ils soient néanmoins, je me trainerai vers vous le mieux qu'il me sera possible; car j'ai une impatience extrême de vous voir, & plus encore de voir ma nièce. Dans l'attente de cet heureux jour, je suis votre oncle très-affectionné,

M....

* * *

Ff 5

LET-